

LANGE
P E I N T U R E S
DEYME
S C U L P T U R E S
**CHALEUR &
OBSESSION**

9 AVRIL - 26 JUIN 2016

Centre d'Art Contemporain de la MATMUT

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Matmut
pour les
arts

SOMMAIRE

SOMMAIRE	2
PRESENTATION	3
BIOGRAPHIES	4
EXTRAITS DU CATALOGUE	8
ANALYSE D'UNE ŒUVRE	10
ANALYSE D'UNE ŒUVRE	12
PISTES PEDAGOGIQUES	14
PISTES PLASTIQUES	25
LEXIQUE	26
AUTOUR DE L'EXPOSITION	27
CATALOGUE	28
EXPOSITIONS FUTURES	29
EVENEMENT	30
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN DE LA MATMUT	31
INFORMATIONS PRATIQUES	32

PRESENTATION

L'exposition *Lange, peintures, Deyme, sculptures – Chaleur & obsession* est présentée au Centre d'Art Contemporain de la Matmut du 9 avril au 26 juin 2016.

Depuis leur rencontre en 1966 à la Villa Medici après l'obtention du Prix de Rome, le parcours croisé de Jean Marc Lange et de Jacqueline Georges Deyme suit des chemins parallèles au rythme de la spécificité de leur art. La peinture pour le premier, la sculpture pour la seconde et, pour tous les deux, le choix d'un art figural. L'exposition propose une sélection d'œuvres des dix dernières années.

Les tableaux de Jean Marc Lange présentent un décor indéfini, et cependant allusif – un bord de mer, la cité romaine vue d'une terrasse, un paysage cloisonné de claires arborées – ils ne nous livrent que des indices. Un homme au chapeau (un autoportrait discret, identifiable dans le personnage qui traverse la cour de la Villa Medici, un carton sous le bras), une femme (hommage pudique à Jacqueline), des transats, des portants, un palmier qui barrent l'espace, la mer, le rivage, les cubes des maisons vues des toits amorcent une histoire. D'étranges cernes noires structurent chaque forme plus qu'ils ne l'entourent. Ces traits renforcent les densités différentes de la couleur. La palette est d'une sobriété délibérée, restreinte au noir et au blanc, aux terres, aux ocres rouge et jaune, au vert. Mais une menace plane. Soudain tout bascule, les chaises se renversent, chutent dans une espèce de tête à queue, sens dessus dessous. L'interrogation ressurgit.

Jacqueline Georges Deyme veut que ses sculptures soient l'expression d'une humanité profonde. Objets et souvenirs d'un monde oriental qui berça son enfance. Tout un lent travail de modelage conduit la terre cuite au bronze, le plâtre aux émaux et à la polychromie, offerts à des retouches permanentes à chaque stade du travail. Sans crier gare, ses personnages, angelots, enfants mutins, animaux sont travaillés par une fantaisie qui nous fait glisser vers un monde parallèle. Tout en douceur on pénètre dans un fantastique tendre, sans éclat nous sommes conduits dans le champ chimérique de son inspiration. La figure récurrente de l'éléphant n'échappe pas à ce jeu de transfiguration dans lequel la poésie est partie intégrante du silence qui renvoie peut-être à celui de la spiritualité extrême-orientale. Elle élabore ses modèles avec une gourmandise et une curiosité toujours plus grande devant le pouvoir de l'imagination qui dévie la réalité prétendue incontournable. Elle les pare d'une fantaisie onirique sans doute pour répondre à la singularité du moment qui préside à la création.

Pour Jacqueline George Deyme et Jean Marc Lange, le relais de l'image, véhicule de leur monde intérieur, est prioritaire et explique leur choix irréversible pour un art figural. Créateurs d'une vision identitaire, l'un et l'autre sont porteurs d'une vérité et d'une éthique comme gage de leur engagement et conséquemment de leur constance dans le maniement des images.

BIOGRAPHIES

Jacqueline Georges Deyme

Issue d'une famille de diplomates et de militaires de carrière dont les diverses affectations les avaient menés de l'Extrême-Orient aux pays du Maghreb, elle sera la première génération à vivre en métropole.

1936 Elle naît à Boulogne, dans les Hauts-de-Seine ; son père, jeune interne des hôpitaux frais émoulu de la faculté de médecine d'Alger, avait élu domicile à Paris pour effectuer un stage à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, en vue de son intégration dans l'armée.

1939-1963 Après avoir passé sa petite enfance au Maroc, puis en Algérie, durant la guerre, elle revient en 1946 à Paris où s'installe sa famille, et elle débute ses études secondaires à l'institut Notre-Dame-de-Sion.

Très vite, ses professeurs, constatant ses dons pour le dessin, engagent vivement ses parents à la diriger dans cette voie ; eux-mêmes, très impliqués dans le domaine des arts du théâtre et de la musique, lui feront suivre ses premiers cours de dessin à la célèbre Académie Julian, rue du Dragon. Ce furent des moments décisifs qui la conduisirent quelques années plus tard, adolescente, à entreprendre de passer les concours d'entrée à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris.

1956 Reçue, elle choisit la sculpture et entre dans les ateliers d'Hubert Yencesse, de René Collamarini pour la taille directe et d'Alfred Janniot pour l'art monumental.

À l'école des Beaux-Arts, ses camarades seront Roland Topor, César, Georges Jeanclos. Ces années riches de rencontres la détermineront à se présenter au « concours du prix de Rome » ; en parallèle, elle participe à de nombreuses expositions à Paris : Comparaisons, salon des Tuileries, salon Formes humaines au musée Rodin.

Depuis 1911 et pour l'unique fois, le prix de Rome n'avait plus jamais été attribué à une femme ! On ne manqua pas de le lui faire remarquer, gentiment ! Elle ne se découragea pas et décida de se présenter aux différents éliminatoires, jusqu'à être parmi les douze derniers finalistes.

Isolée, en loges durant les trois mois impartis, elle entreprit de sculpter, sur le thème imposé « le vent », un couple luttant dans un orage sentimental.

1963 À la surprise générale, recueillant tous les suffrages, ce fut son nom qui retentit dans les salles de la Melpomène, quai Malaquais, lieu où le jury se réunissait chaque année pour l'attribution du prix de Rome. Elle avait vaincu cet opprobre qui jusque-là excluait les femmes de ce titre envié : « Prix de Rome ». Les portes de la villa Médicis s'ouvraient devant elle !

À son arrivée à la villa Médicis, au mois de janvier **1964**, ce fut le peintre Balthus qui l'accueillit, récent directeur de ce prestigieux palais, homme incontournable dont la personnalité énigmatique la marquera profondément.

Dans l'atelier qui lui avait été dévolu, à San Gaetano, autrefois occupé par J.-D. Ingres, lieu de méditation caché au fond de hautes haies de lauriers dans les jardins de la villa, elle prit conscience, tout au long des quatre années où elle l'occupa, de l'immense privilège qui lui avait été accordé.

Désormais, elle pouvait vivre sa passion de sculpter sans contrainte, avec pour compagnons ses illustres prédécesseurs qu'elle avait toujours admirés, Carpeaux, Bizet, Debussy, Garnier, Berlioz.

Dorénavant elle se devait de mériter cet honneur dans la sérénité de ce lieu en toute liberté de travail.

La ville de Rome, si proche, lui donnait à découvrir la sculpture sous toutes ses formes, des Étrusques au baroque. Ivre de cet environnement extraordinaire, elle put enfin entreprendre des réalisations importantes, des travaux en fonderies, et, surtout, travailler avec les artisans italiens du quartier populaire du Trastevere.

À l'Académie de France, non loin de son atelier, un jeune peintre, Jean Marc

Lange, récemment nommé, devint son compagnon de travail ; ensemble ils sillonneront l'Italie à la découverte de ses richesses : Piero della Francesca, Giotto, les Étrusques, Florence, les plages d'Ostia.

À leur retour en France en **1972** ils installeront leurs deux ateliers à La Celle-Saint-Cloud et se marieront dans cette charmante bourgade. 1974 et 1975 verront la naissance de leurs deux fils William et Maximilien.

Dès **1975** elle met en œuvre la création d'un mobilier sculpté : tables, sièges, consoles, pièces d'orfèvrerie, un service à poisson en faïence commandé par la faïencerie de Gien, et bijoux en or et argent sur le thème de l'oiseau et de l'éléphant amoureux.

En **2014**, dans les salons d'exposition de l'hôtel de ville de La Celle-Saint-Cloud, elle a présenté un important ensemble de ses œuvres avec les peintures de Jean Marc Lange.

Jean Marc Lange

Jean Marc Lange est né le 17 novembre 1945 en Haute-Normandie, à Canteleu, ville située sur les collines dominant la vallée de la Seine à Rouen.

1945-1961 Petite enfance et adolescence passées au Grand-Quevilly, petite ville des bords de Seine proche de la capitale normande.

1961-1964 Études artistiques à l'Aître Saint-Maclou, ensemble architectural datant du XVI^e siècle au cœur de la ville de Rouen, qui a hébergé, de 1940 à 2014, l'école régionale des beaux-arts.

1964-1965 Jean Marc Lange sollicite auprès du peintre Maurice Brianchon l'autorisation de travailler dans son atelier de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Brianchon l'accueille au sein de l'atelier du quai Malaquais.

Sélectionné en avril **1965** pour concourir au grand prix de Rome de peinture qu'il remportera le 7 juillet dans sa dix-neuvième année. Titulaire de cet important prix artistique, Jean Marc Lange prend son envol avec le tableau brossé sur le thème imposé, Le Songe, peinture à l'huile sur toile, format 130 x 162 cm, réalisé en trois mois, lors de sa « montée en loge ». Cette distinction lui permettra le très fameux voyage initiatique et son installation à la villa Médicis dès le mois de janvier

1966 Jean Marc Lange sera ainsi un des derniers grands prix de Rome à avoir passé ce concours dans sa forme d'origine. Le concours et les épreuves en loges seront supprimés suite aux

événements de Mai 68. La nomination des nouveaux pensionnaires en 1970 s'élargira à d'autres disciplines inédites et les directions qui suivirent le « règne de Balthus » changeront singulièrement l'esprit de l'institution française en Italie.

1966-1969 Période de son séjour romain. Première rencontre avec le sculpteur Jacqueline Georges Deyme, premier grand prix de Rome de sculpture en 1963 qui débutait la troisième année de son séjour à la villa Médicis. JGD guidera JML dans la cité romaine. Ils entreprendront ensemble leurs travaux dans les fonderies du Trastevere à Rome, et en Toscane à Carrare, Querceta, Pietrasanta pour la taille du marbre. Cette proximité donnera naturellement au peintre l'occasion d'entreprendre également des projets en sculpture.

Un parfum de renouveau apparaissait dans les années soixante. La villa Médicis retrouvait peu à peu son lustre. Le peintre Balthus, nommé par André Malraux, le ministre du général de Gaulle, pour la restauration de la célèbre et emblématique institution, apportera une grande qualité de vie, à la fois spirituelle et studieuse, à ces lieux chargés d'histoire et de beauté contemplative. Sa présence sera ressentie par JML et JGD comme une exceptionnelle rencontre, celle d'un aristocrate qui souhaitait donner à ce palais des Médicis, avec un personnel italien, domestiques et jardiniers, un fonctionnement de maison de campagne, ce qu'il était à son origine.

Jean Marc Lange est lauréat de la fondation Marcel Bleustein-Blanchet

pour la vocation, promotion Louis Armand.

1972 De retour en France, Jacqueline Georges Deyme et Jean Marc Lange installeront leurs deux ateliers et s'uniront par les liens du mariage à La Celle-Saint-Cloud. À la demande du maire de la ville, ils s'engageront à fonder un atelier de sculpture dans le cadre de la création d'un îlot artistique et culturel dans le bourg, regroupant un conservatoire de musique et de danse et trois ateliers peinture-sculpture-dessin.

1974-1975 Naissance de William et Maximilien Lange Deyme.

1977-2015 La régulière production d'œuvres peintes de JML suscitera de nombreuses expositions : FIAC (Paris), Arco (Madrid), Foire internationale de Los Angeles, Italie, Canada, Maroc, Russie, Égypte, Royaume-Uni. Arlette et Jacques Marquet, Étienne de Causans, Michèle et Alain Blondel à Paris, Jean-Marie Cupillard à Grenoble et Saint-

Tropez, Anne-Marie Marquette à Bordeaux, ont été les galeristes de JML et JGD.

1984 Rencontre d'Annie et Jean Manuel Bajen lors d'une exposition de JML à Bordeaux. Une relation d'amitié de plus de trente ans et une collaboration à de nombreux projets les associeront dans la vie avec le couple Lange-Deyme ; l'homme d'affaires et son épouse s'ouvriront au monde des arts. Jean-Manuel Bajen, au-delà de ses activités de promoteur, se rendra acquéreur en 2005 du théâtre des Variétés à Paris, repris au comédien Jean-Paul Belmondo. Il en assure depuis la direction après avoir réalisé d'importants travaux de rénovation.

1986-2014 JML et JGD seront représentés par Michèle et Alain Blondel dans leur galerie de la rue Aubry-le-Boucher et celle de la rue Vieille-du-Temple à Paris, près du centre Georges-Pompidou à Beaubourg.

EXTRAITS DU CATALOGUE

Extrait de *Depuis l'Académie de France à Rome* par Alain Blondel

JML, JGD. Deux monogrammes se sont un jour rencontrés pour former, durablement, le couple Lange-Deyme. S'en est suivie une œuvre de longue haleine, en peinture pour l'un, en sculpture pour l'autre. Dans leurs expositions communes, entre les pièces accrochées aux cimaises et celles occupant l'espace au sol, apparaît toujours une évidente complémentarité. Un si long cheminement côte à côte devait forcément s'ancrer sur un point de départ mémorable.

Décor de la rencontre en 1966 : le bois de pins de la terrasse de la villa Médicis (sur place, sur la colline du Pincio où elle se situe, dire plutôt le *bosco*) avec, pour horizon, la ville éternelle. L'heure ? À la fin de l'été, la chaude lumière d'une fin d'après-midi. Se profilant en contre-jour, au bout d'une longue allée bornée de vasques et de marbres antiques, la longue silhouette furtive du Maître des lieux, le peintre Balthazar Klossowski de Rola, dit Balthus, pressé de rejoindre son jeune modèle et de reprendre son « tableau » en perpétuel chantier. Sous ses auspices, l'Art posé sur sa majuscule a pris possession du palais aristocratique ; la bâtisse est un peu délabrée peut-être mais la patine de ses crépis, pour son administrateur justement, est sacrée. Le peintre, prince délégué, dans un territoire de France depuis l'Empire, par un ministre des « Beaux-Arts » qui avait aussi le sens des beaux accords, y fait régner l'ordre serein d'une volontaire achronie. Aidé en cela par une brigade de jardiniers attentifs et de valets empressés. Qui mieux que cette éminence

dissidente aurait su défendre de l'aridité des temps modernes ces lieux inspirés ? Qui d'autre que ce perfectionniste qui, sans fin, jour après jour, passe et repasse les glacis les plus subtils sur une toile jamais achevée, aurait su choisir la nuance d'ombre ocrée qui convenait aux murs des immenses vestibules et des sombres couloirs de la noble demeure ? Investi de la charge chimérique de conserver un lieu légendaire, le narquois Gouverneur montrait ainsi son sens des priorités.

Qui a vécu un instant cette improbable concrétisation d'un monde immuable, sorte de miracle dans la quatrième dimension, ne peut qu'en concevoir une nostalgie définitive. Et cet instant, pour Jacqueline Georges Deyme et Jean Marc Lange, a duré près de quatre ans. C'était le privilège incroyable qui récompensait en ce temps-là les lauréats du prestigieux « prix de Rome ». Inutile de dire que la tradition somptuaire, créée sous Colbert, n'a pas survécu à ce dernier état de grâce. Après le départ de Balthus la cour s'est dispersée ; les plumeaux et les sécateurs ont été remisés, et avec eux tous les mystérieux protocoles et le théâtre d'ombres. L'écrin était d'ailleurs devenu entre-temps sans objet puisqu'il avait été décrété officiellement au ministère de la Culture et de la Communication qu'il n'y aurait plus désormais ni peintres ni sculpteurs ; rien que des *plasticiens*. Espèce nouvelle et biotope incompatibles ; le fil de la continuité était rompu.

(...)

Extrait de *Chaleur & obsession* par Lydia Harambourg

Le parcours croisé de Jean Marc Lange et de Jacqueline Georges Deyme suit des chemins parallèles au rythme de la spécificité de leur art. La peinture pour le premier, la sculpture pour la seconde. Pour tous les deux le relais de l'image, véhicule de leur monde intérieur, est prioritaire et explique leur choix irréversible pour un art figural. Créateurs d'une vision identitaire, l'un et l'autre sont porteurs d'une vérité et d'une éthique comme gage de leur engagement et conséquemment de leur constance dans le maniement des images. Celles-ci offrent selon « la conscience miroitante » de Bachelard les messages qui montent de l'inconscient. L'artiste en est maître et sait combien l'image est chargée d'un contenu sensible enfoui dans la mémoire. L'image procède par différentes voies dont celle du symbole et celle de l'épanchement de l'âme par l'expression de la poésie qui crée la communication universelle du langage.

Si pour chacun le langage est la conséquence d'une recherche lucide rendue possible grâce aux années d'apprentissage du dessin, de la peinture, du modelage, et davantage des formes qu'ils engendrent spontanément, ils font la démonstration impérative de la nécessité de la peinture et de la sculpture dans une représentation où l'illusion toujours active exige cependant le recours aux images. L'assimilation des théories en permet la réalisation technique, ô combien maîtrisée par les deux artistes ! afin de libérer une sensibilité dont les images sont la transposition des choses de la nature et une émanation intuitive de leur perception.

Les deux œuvres prennent leur marque dès leurs débuts. Concomitantes dans leur démarche, mais indépendantes dans leur réalisation et leur esprit, la peinture de

Jean Marc Lange et la sculpture de Jacqueline Georges Deyme tendent vers l'absolu d'un temps long. Celui du temps infini jusque dans l'instant du regard qui garde l'empreinte de la perception de l'espace de la peinture comme celui de la sculpture. L'éloquence de leur langage emprunte sa force autant à la vision qu'au métier acquis à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, gardienne de disciplines pérennes dispensées par un enseignement hiérarchisé. Après des années d'études couronnées par le prix de Rome, respectivement obtenu en 1963 pour Jacqueline Georges Deyme et en 1965 pour Jean Marc Lange, le séjour dans la ville éternelle les rapproche en scellant leur destin. Cependant tout reste à construire d'une œuvre encore dans les limbes dans ce lieu d'échange recherché, chargé de prestige et d'histoire, dont Balthus, récemment nommé directeur de la villa Médicis, s'emploie à réveiller les présences mythiques. Ici, le temps est en suspension. L'inspiration entre en résonance avec l'harmonie générale fissurée par les interrogations, les curiosités d'une conscience qui voit l'homme comme un substitut métaphorique apte à imposer une nouvelle vision du monde. La contemplation cède à la sidération, alors que l'héritage est un poids d'une ampleur telle que, sans le renier, il faut trouver des équivalences aux archétypes de la beauté classique contestée par l'optique moderne qui a fait perdre à l'homme sa primauté. La mutation est en cours, entraînant les canons de l'Antiquité et de la Renaissance abandonnés avec les modes, historique, allégorique et mythologique, désormais obsolètes. La Nature n'est plus imitée mais imaginée.

(...)

ANALYSE D'UNE ŒUVRE



Domaine artistique	Sculpture
Artiste	Jacqueline Georges Deyme
Titre	<i>Le doux balancement de l'amour</i>
Date	1977
Lieu d'exposition	Centre d'Art Contemporain de la Matmut Saint-Pierre-de-Varengeville
Technique	Bronze patiné et rehaussé à la feuille d'or. Créé à 8 exemplaires.
Dimension	65 x 22 x 20 cm
Mots clés	Modelage, sculpture, courbes, patine, éléphant, bronze

Description :

Au premier abord, l'œil est attiré par les deux silhouettes dorées au milieu de la masse verte. Un homme et une femme nus comme Adam et Eve au milieu du jardin d'Éden, modelés dans la glaise. Ils semblent s'amuser ensemble, seuls loin de tout. L'interaction entre les deux modèles fait presque oublier le personnage essentiel de la scène : l'éléphant.

Composition:

A la fois fond de scène, support et acteur, il se confond presque avec la végétation représentée par les feuilles exotiques qui se dégagent en haut de la composition. Tout l'animal compose le groupe avec ses caractéristiques oreilles, ses défenses, son crâne immense et sa trompe. Seul le corps massif de l'animal manque, relégué derrière les végétaux.

De sa trompe, l'animal intervient dans l'action et dans le couple en constituant à la fois un élément séparateur (elle passe entre les deux corps) mais invitant au contact des mains et des visages. La femme chevauche la trompe et se trouve balancée comme sur l'escarpolette de Fragonard. L'éléphant et l'homme ont donc un rôle complémentaire mais qui vise à maintenir l'équilibre de la belle. Celle-ci s'éloigne et s'approche de l'homme dans ce balancement physique qui traduit les états des âmes amoureuses.

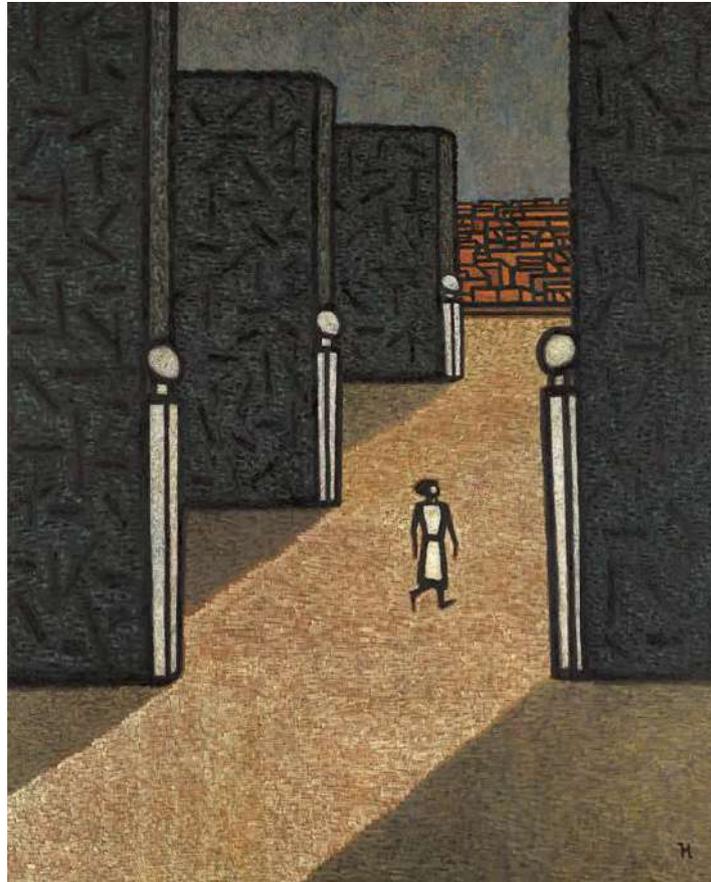
Les courbes de l'éléphant viennent relier les différents éléments de la scène avec une diagonale partant de l'oreille droite et aboutissant au lobe gauche masqué.

Technique :

Le bronze coulé permet de rendre la texture du modelage d'origine qui peut être réalisé en terre ou en cire. Les larges surfaces des oreilles permettent d'apprécier les pressions de la main de l'artiste, la trace de son intervention. Le bronze rappelle la force du pachyderme et son prodigieux poids, tandis que le jeu des textures offre une différenciation : à la rugosité de la surface du crâne de l'animal répond la finesse des végétaux et celle de la peau des deux autres corps.

L'or ajoute à ce contraste. La dorure étincelante les rassemble là où la patine oxydée associe animal et végétal.

ANALYSE D'UNE ŒUVRE



Domaine artistique	Peinture
Artiste	Jean Marc Lange
Titre	<i>Solitude à Rome</i>
Date	2015
Lieu d'exposition	Centre d'Art Contemporain de la Matmut, Saint-Pierre-de-Varengueville
Technique	Huile sur toile
Dimension	162 x 130 cm
Mots clés	Perspective, Plans, Hermès, Italie

Description :

Seule au centre d'un jardin une silhouette traverse une allée bornée de sculptures d'Hermès (voir partie sur Rome). La nuit est tombée mais un rayon de lune illumine la terrasse et au fond la ville dont on reconnaît la couleur ocre et l'anarchie des toitures. La figure marche vers ce spectre lumineux tandis que l'obscurité occupe l'arrière des haies. Le personnage semble minuscule par rapport à ces éléments du jardin et si seul qu'il n'a pas même d'ombre.

Composition :

Le tableau est construit comme un théâtre. De chaque côté, les haies et les deux hermès du premier plan centrent la vue sur le plateau comme les pans de rideau ou le cadre. Les hermès retrouvent leur rôle de bornes marquant la limite. Ces éléments créent une perspective vers le fond de scène occupé par le panorama sur la ville de Rome. Le sable du jardin devient le plateau et les haies du deuxième et du troisième plans rappellent les éléments escamotables des opéras favorables aux jeux de profondeur.

Le personnage circule ainsi de *jardin* à *cour*.

L'éclairage apporte quant à lui des lignes nouvelles. Haies, hermès blancs, figure marchante imposent la verticalité mais l'éclairage crée une diagonale au centre de la composition qui accentue d'autant l'idée de perspective.

Avec une telle composition, l'artiste nous place comme spectateurs de ce qui se joue dans les jardins de la Villa Médicis et il ne reste qu'à s'interroger sur la raison de la présence de ce personnage traversant les bosquets au milieu de la nuit. Le spectateur devient spéculateur d'un récit dont il ne saura rien de plus.

Technique :

L'artiste marque les formes par un large trait, élément omniprésent depuis quelques années. Par ailleurs, il a peint des traits horizontaux et verticaux de différentes nuances ce qui permet selon les endroits de jouer sur les teintes des végétaux et du sol. Ce mélange permet de réinterpréter le ciel nocturne alliance de gris et de bleu.

Enfin on reconnaît dans la silhouette du personnage et dans celle des statues une simplification par l'usage de formes géométriques uniquement remplies au centre. Cette technique ajoute à l'idée de la nuit, notre œil ne percevant plus que les formes sans les détails dans l'obscurité.

PISTES PEDAGOGIQUES

Référence à la Villa Médicis et Rome

- La Villa Médicis

Dans le couple Lange/Deyme on retrouve 3 personnages : un peintre, un sculpteur et Rome. Sans la « Ville éternelle », point de rencontre et point de couple. Les deux artistes s'y croisent en 1966 alors qu'ils sont en résidence après l'obtention du Premier Grand Prix de Rome dans leurs disciplines respectives.

Le Grand Prix de Rome vivait alors les derniers temps de son existence, héritage d'une création de Colbert et Louis XIV en 1663, le séjour à l'Académie de France à Rome permettait aux artistes français de se confronter aux canons de l'Antiquité et de l'époque moderne dont la cité regorge. L'obtention du concours offrait pour une durée de deux à quatre ans : une pension, un logement et un atelier au cœur de la Villa Médicis. La demeure du XVIe siècle appartenant à la riche famille Medicis régnant à Florence, livre depuis 1803 un cadre idéal à la création.

A la fois séduit par les lieux et en souvenir de sa rencontre avec Jacqueline Georges Deyme, Jean Marc Lange intègre souvent les scènes qu'il peint dans la cour ou les jardins de la Villa, notamment sur la terrasse du Bosco qui surplombe la ville. De là on aperçoit les haies régulières du jardin et les statues d'Hermès au premier plan et dans le fond le fouillis des habitations urbaines voire le dôme de la Basilique Saint-Pierre.

Avant lui, Velasquez avait représenté les jardins puis Claude Lorrain s'était inspiré de la caractéristique architecturale du palais pour l'intégrer dans une œuvre fantaisiste

<http://www.1001tableaux.net/spip.php?article266>

Après l'ouverture de l'Académie de France à Rome, lors de ses séjours romains, Corot trouve en la vasque de la terrasse un sujet de prédilection.

<http://mudo.oise.fr/collections/details/oeuvre/la-vasque-de-lacademie-de-france-a-rome/>

Maurice Denis reprend le même thème au début du XXe siècle. Certaines tonalités et aplats de couleurs ne sont pas sans évoquer le travail de Jean Marc Lange à proximité de ces lieux.

http://art.rmngp.fr/fr/library/artworks/maurice-denis_la-vasque-de-la-villa-medicis_huile-sur-carton

Par ailleurs, les pots en terre cuite, omniprésents dans les œuvres de Lange peuvent être vus comme une référence aux pots accueillant les agrumes dans les jardins Italiens.

- Les hermès

Ces bustes dont le socle est profilé pour former une colonne, ornent les jardins de la Villa et se retrouvent dans plusieurs œuvres de Jean Marc Lange et leur influence n'est pas moindre dans le travail de son épouse. En effet les visages arrondis aux yeux très marqués ne sont pas sans rappeler la physionomie de ces marbres antiques. A l'origine ces blocs sculptés (avec le visage du dieu des voyageurs et un phallus) servaient de bornes aux carrefours et aux limites de territoires.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Herm%C3%A8s#/media/File:NAMA_St%C3%A8le_herma%C3%AFque_Onasos.jpg

- Les obélisques

Jacqueline Georges Deyme s'inspire elle aussi de ce séjour inoubliable à Rome en intégrant par exemple deux obélisques dans une sculpture. Rome possède de telles œuvres depuis l'époque où les Empereurs les ramenaient comme cadeaux ou symboles de leurs conquêtes égyptiennes. Placés au cœur de cirques païens, ils sont ensuite intégrés au milieu des places de la ville des papes au point d'en devenir un élément phare du paysage. Parmi la quinzaine de grands obélisques romains, on compte notamment celui des jardins de la Villa ainsi que celui de la piazza della Minerva qui se rapproche de l'œuvre de Jacqueline Georges Deyme : son socle du XVIIe, réalisé par le Bernin emprunte la forme d'un éléphant.

<http://www.rome-roma.net/place-de-minerve.html>

- La colonne

Élément caractéristique de la civilisation gréco-romaine, la colonne est un objet très symbolique. Formant les péristyles des temples (Acropole, Panthéon) et des bâtiments civils (basiliques, palais), elle est synonyme de force puisqu'elle porte la charge du toit. Elle cherche à impressionner celui qui passe à proximité. Le procédé est repris par l'architecture chrétienne mais aussi pour les bâtiments civils.

http://www.larousse.fr/encyclopedie/images/Parth%C3%A9non_Ath%C3%A8nes/1310676

Ainsi Joseph Poelaert conçoit en 1866 le Palais de justice de Bruxelles dont la colonnade est disproportionnée par rapport à l'homme : chacun doit se sentir inférieur à la Justice.

<http://tchorski.morkitu.org/12/palais-01.htm>

Plus proche de nous, en 1986, la polémique autour des fameuses *colonnes de Buren* (*Deux plateaux*, titre donné par l'artiste à son œuvre) a fait oublier la référence des cylindres noirs et blancs empruntée à leurs ancêtres de l'Antiquité.

<https://artcontemporainetpatrimoine.wordpress.com/2015/04/23/les-deux-plateaux-de-daniel-buren-entre-polemique-et-succes-popula/>

La colonne n'a pas qu'un rôle porteur. Le cas de la colonne de Trajan est un exemple de monument commémoratif des victoires de l'Empereur. Napoléon Ier s'en inspirera pour réaliser la colonne Vendôme à la gloire de son armée. Mais une image plus forte que celle de la colonne elle-même : sa chute en 1871.

L'écroulement d'une colonne ou une colonne gisant au sol sert souvent à représenter le déclin ou la fin. Comme l'homme ou l'arbre passant du vertical à l'horizontal lorsqu'ils meurent. Une colonne rompue est l'ornement de nombreux tombeaux au XIXe siècle.



Dans *Terre et marbre* de Jean Marc Lange, les colonnes sont désordonnées, en plein chaos.

On peut également citer *Hommage à Nicolas Ledoux* (1989) et *Mémoire du Futur* (1992), œuvres d'Anne et Pierre Poirier qui jouent à la fois sur un rappel du grand architecte classique du XVIIIe et des colonnes antiques avec la notion d'archéologie du futur : les tronçons de la colonne semblent instables comme le futur est incertain. Avec *Exegi momentum aere perrenius* (*J'ai construit un monument plus durable que le bronze*) à Prato (Italie), les deux artistes livrent une colonne déjà tombée, une ruine sans passé.

<http://archeologue.over-blog.com/article-les-fausses-ruines-d-anne-et-patrick-poirier-au-quartier-du-ponant-79855002.html>

- L'enlèvement

Dans l'Antiquité les mythes servent de matière aux arts. Tandis que l'enlèvement (de la jeune fille ou du jeune homme) est un rite que l'on retrouve dans certaines cités grecques, le mythe de l'enlèvement est récurrent. Perséphone (ou Prospérine chez les Romains) enlevée par Pluton est l'exemple le plus représenté. Parfois le ravisseur emprunte la forme animale. Dans ce domaine Zeus se montre particulièrement créatif en prenant l'allure d'un aigle pour le rapt de Ganymède ou celle d'un taureau pour celui d'Europe.



Dans *L'enlèvement* Jacqueline Georges Deyme semble reprendre certaines compositions classiques traitant de ces rapt mythologiques mais cette fois-ci par un éléphant.

Référence à la nudité

Lors de son séjour italien, le couple a pu apprécier les statues antiques et le nu qui les caractérise souvent. Chez les Grecs et les Romains, la nudité occupe une large place que l'on retrouve dans les œuvres du couple Lange-Deyme. A partir du Ve siècle avant J-C., Athènes puis Rome ont forgé une vision propre de la nudité : infamante dans la réalité mais admirée dans le sport et l'art. Ainsi la statuaire échappe à l'idée de pudeur qui régie la société des vivants. La nudité se justifie lorsque l'on touche au mythe et à la religion par l'exposition des muscles pour les guerriers et la perfection des corps pour les divinités féminines ou masculines. C'est l'attitude, la gestuelle, la réalité, et même paradoxalement les rares éléments de tissu qui peuvent rendre l'œuvre gênante voire outrageante.

Présenter et magnifier le corps devient l'exercice artistique le plus important avec l'interprétation des drapés qui ne cachent pas toujours les sexes et servent à prouver la dextérité de l'artiste. *L'Apollon du Belvédère* en est le meilleur exemple.

http://mv.vatican.va/5_FR/pages/x-Schede/MPCs/MPCs_Sala02_01.html

Le Moyen-âge a vu une diminution de la présence du nu (encore que les représentations d'Adam et Eve ou des Enfers fournissent aux sculpteurs de nombreuses raisons de présenter les corps nus) mais la nudité a su retrouver une place importante dans les arts occidentaux depuis la Renaissance. Le David de Donatello placé au centre du palais florentin des Médicis vers 1432 a été un choc pour les contemporains mais reste une œuvre puissante aujourd'hui.

http://www.wga.hu/html_m/d/donatell/1_early/david/2david.html

Dans l'œuvre de Jean Marc Lange, la nudité tient une place notoire même si le sexe n'est pas montré directement. Les personnages sont drapés ou vus de dos, ne laissant apparaître que leurs fessiers ou une partie des seins. Dans une œuvre comme *Pied Noir* le jeu des drapés et de la nudité peut évoquer la statuaire antique, en raison de la pose (pied d'appui et pied tendu).

Chez Jacqueline Georges Deyme, la nudité semble s'affirmer comme une expression de la pureté.

Dans un registre différent, mais contemporain, on peut citer les œuvres de Pierre et Gilles, qui reprennent les grands thèmes iconographiques classiques traitant le nu masculin (mythe de Ganymède par exemple). Ils remplacent la peinture par la photographie y apportant un aspect volontairement kitch.

<http://www.musee-orsay.fr/fr/evenements/expositions/au-musee-dorsay/presentation-generale/article/masculin-masculin-37292.html?cHash=f495a33800>

Autre photographe, autre genre, Robert Mapplethorpe jouait avec les postures classiques, utilisées dans la statuaire grecque, pour exprimer la puissance du corps masculin. L'usage du noir et blanc met en lumière les muscles et la texture de la peau. La quasi absence du nu masculin dans l'art occidental depuis l'époque moderne rend la présentation de ces photographies particulièrement complexe lors des expositions de l'artiste dans les années 1990.

<http://www.mapplethorpe.org/portfolios/male-nudes/?i=5>

Référence à l'éléphant

Les éléphants font partie intégrante des sculptures de Jacqueline Georges Deyme. On peut même évoquer une forme d'obsession à travailler le même sujet. En tant que plus grand animal terrestre, l'éléphant fait partie depuis longtemps de l'imaginaire des hommes et de leurs arts. Ainsi les trouve-t-on déjà sur les parois de certaines grottes occupées par les hommes de la préhistoire, à l'instar de leur cousin les mammoths. En Afrique et surtout en Asie, l'éléphant peut être élevé aux rangs de divinités (Ganesh, l'éléphant blanc de Bouddha ou encore Gaja-Lakshmi)

Grand objet de curiosité pour les occidentaux, il est symbole d'exotisme mais également de force, le souvenir des éléphants de guerre d'Hannibal reste dans la mémoire historique. L'éléphant peint à fresque par Rosso Fiorentino dans la galerie du Château de Fontainebleau exprime cette puissance.

http://www.chateau-fontainebleau-education.fr/pages/dossiers/renaissance/ren_03_elephant.html

Conscient de ce rapport à la force et à la conquête, Napoléon Ier souhaitait faire installer un immense monument dont l'ornement serait un pachyderme asiatique dont la trompe servirait de fontaine. Seule la maquette de plâtre et bois fût construite à l'échelle 1 et elle a marqué les esprits des Parisiens (Victor Hugo place dans le ventre de la maquette le logis de Gavroche dans les *Misérables*).

La taille de l'animal et ses formes lui valent sans doute d'être écarté au XIXe siècle de la statuaire à de rares exceptions comme *Le Jeune éléphant pris au piège* réalisé par Emanuel Frémiet pour le Palais du Trocadéro. On peut interpréter l'œuvre comme la nature domptée par l'Homme dans un parfait esprit du XIXe siècle.

<http://www.musee-orsay.fr/fr/collections/catalogue-des-oeuvres/notice.html?nnumid=15075>

En 1948, Dali crée *Les Éléphants*, dans cette toile les pachydermes aériens sont dotés d'immenses pattes rappelant les araignées. Dans la symbolique de l'artiste, il s'agit d'une référence à l'homme qui cherche toujours à monter plus haut bien qu'il soit toujours soumis à la pesanteur et à sa nature. Quelques années auparavant, dans *Rêve causé par le vol d'une abeille, une seconde avant le réveil* (1944), et dans *La Tentation de saint Antoine* (1946) on découvre la même chimère surmontée d'un obélisque.

Michel Barceló se joue quant à lui de la pesanteur en réalisant un éléphant de 9 m et 6 tonnes de bronze qui fait l'équilibre sur sa trompe.

<http://www.elephantgris.fr/elephants/presse/lelephant-de-miquel-barcelo/>

Même principe chez Daniel Firman qui utilise la taxidermie et le polyester pour créer des éléphants semblant flotter dans l'espace. Dans *würsa à 18 000 km de la terre*, l'artiste a utilisé une véritable peau d'éléphante morte dans un cirque. D'après l'artiste, 18 000 km correspondent à la distance qui permettrait grâce à l'apesanteur à un véritable éléphant de tenir sur son appendice. Pour *Nasutamanus*, il s'agit d'un moulage reprenant les textures de l'épiderme du plus grand des mammifères terrestres.

<https://gracevolupteetbetonbanche.wordpress.com/2013/11/01/daniel-firman/>

Dans un tout autre registre, le photographe Charles Freger a livré en 2013 une série nommée *painted-elephants* après un voyage à Jaïpur. Chaque année, un concours rassemble les dresseurs et propriétaires d'éléphants du Rajasthan qui pour l'occasion ornent leur monture de motifs peints et colorés.

L'animal est à la fois support d'œuvre et œuvre d'art.

<http://www.charlesfreger.com/portfolio/painted-elephants/>

Référence à l'exotisme et au soleil

L'idée d'« ailleurs » est source d'inspiration pour les artistes et les voyages ont toujours participé à leur créativité. Les séjours à l'étranger de Jacqueline Georges Deyme et de Jean Marc Lange ont apporté au fil des ans des modifications dans leur travail.

Pour le peintre l'Italie restera son principal voyage, ce pays est omniprésent dans son œuvre. On a vu que les références à Rome ne manquent pas et cette influence s'étend à l'idée de soleil. Les grands chapeaux reviennent comme une marotte dans ses œuvres.

La plage d'Ostie tient une place importante dans les souvenirs du couple et dans l'œuvre de Jean Marc Lange. Avant son arrivée à Rome, le peintre avait commencé à représenter les plages de sa Normandie natale, mais il trouve au Lido d'Ostie une nouvelle inspiration. Située à une trentaine de kilomètres de la capitale, cette plage est la plus fréquentée par les Romains, elle est connue pour la couleur sombre de son sable. Les transats et les cabines de plage font référence à cette douceur de vivre de 1967.



Un transat avec chapeau et habits abandonnés sont l'évocation du plaisir et du repos ensoleillé. Parfois c'est le vent qui est l'acteur principal lorsqu'il fait s'envoler les transats et s'écrouler les cabines de bois (*Plage Romaine*).

Les voyages en Afrique du Nord ont laissé dans l'esprit de l'artiste certaines impressions comme le drapé des voiles des femmes et peut-être les contrastes entre la terre brune et le blanc des vêtements.

En Égypte, la découverte des vestiges pharaoniques ont apporté un goût pour la prédominance du trait noir, caractéristique des œuvres présentées dans l'exposition. Le profil si réputé des bas-reliefs de l'Égypte antique peut aussi se retrouver dans certaines toiles : *Sagesse des temps passés*.

Une autre référence aux monuments des rives du Nil : leurs peintures ocre dont certaines tonalités sont voisines de celles de l'artiste.

Deyme reconnaît une influence africaine (elle a vécu à Alger dans son enfance) dans certaines de ces œuvres, et une influence hindouiste : l'éléphant est un point commun entre ces deux continents, puisqu'il peut être africain ou asiatique.

Le *désert de Ténéré* fait référence à l'étendue sèche du centre sud du Sahara. La flore qui transparaît dans les sculptures est également un archétype des régions chaudes avec ses palmiers. A moins que ces palmes ne soient inspirées du Bénin et de sa fontaine Navonna à Rome.

Tout ceci invite au voyage et à imaginer l' « ailleurs ». C'était l'idée du Douanier Rousseau dont les paysages luxuriants peuvent à la fois attirer et inquiéter, ils parlent d'un « ailleurs » imaginaire sorti de l'esprit d'un artiste qui n'a jamais quitté la France.

http://www.larousse.fr/encyclopedie/images/Henri_Rousseau_Cheval_attaqu%C3%A9_par_un_jaguar/1311066

Gauguin et ses couleurs caractéristiques invitent au voyage lointain. N'oublions pas de rappeler le contexte du XIXe siècle si différent de notre époque où il est si simple de prendre un avion. La référence à l' « ailleurs » permet, de se projeter dans des cultures existantes ou complètement fantasmées.

http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Paul_Gauguin/120941

L'influence de Balthus

La Direction de la Villa Médicis a été confiée à Balthus depuis 1961.

Peintre né à Paris d'une mère Russe et d'un père Polonais, Balthasar Klossowski vit son enfance dans le milieu artistique dans lequel évoluent ses parents, il commence à dessiner et peindre à l'âge de 11 ans. Il est résolument figuratif (quitte à emprunter des poses à certaines compositions du XVIIIe siècle) à une époque où les courants cubistes et surréalistes rejettent la représentation directe. Se consacrant principalement au portrait et au paysage, il constitue son propre style avec des visages souvent arrondis ou ovoïdes avec des personnages aux regards énigmatiques comme flottant dans un rêve.

http://www.fondation-balthus.com/loeuvre_gallery.php?id=5

Parmi les 350 peintures connues de sa main, beaucoup traitent la nudité avec une simplicité marquante. Certaines œuvres sont d'ailleurs décriées en leur temps comme trop osées (*La leçon de Guitare*).

C'est donc un troublant personnage qui est nommé à la direction de l'institution romaine malgré les protestations de certains milieux garants de l'académisme. Pourtant Balthus va marquer la Villa de son passage en y apportant de la modernité (il ouvre les portes à la littérature et au cinéma), invitant les célébrités de l'époque et restaurant le jardin dans son esprit d'origine. Personnage paradoxal donc, qui se place entre passé et présent, classique et moderne.

C'est dans ce contexte et en côtoyant Balthus que Jean Marc Lange et Jacqueline Georges Deyme vont passer leur séjour à la Villa. Ils y rencontrent les convives du directeur : le cinéaste F. Fellini, l'acteur T. Curtis, le musicien G. Harrison, le sculpteur R. Masson... Ce mélange des arts et des cultures constitue le terreau créatif du couple Deyme et Lange.

Certaines similitudes sont perceptibles dans les créations de Balthus et de Jean Marc Lange. L'épaisseur de certains traits de JML se retrouve dans les dessins à l'encre de Chine de Balthus dans sa jeunesse.

http://www.fondation-balthus.com/loeuvre_gallery.php?id=1

PISTES PLASTIQUES

Cycles 1 à 3	<p>Avec de la terre glaise, faire réaliser aux enfants de petites têtes d'Hermès rappelant ces éléments antiques ayant inspiré les œuvres de Deyme et Lange.</p> <p>Le visage est ensuite posé sur un socle rectangulaire toujours de terre formant la colonne qui peut être décorée de motifs géométriques à l'aide d'un cure-dents.</p>
Collège & Lycée	<p>Avec de la terre faire réaliser des groupes modelés intégrant un éléphant auquel sera ajouté un élément caractéristique de la ville dans lequel se trouve l'établissement scolaire (monument, statue, symbole municipal, spécialités du cru...)</p>

LEXIQUE

- **figuratif** : œuvre qui représente une chose que l'on peut reconnaître. Par opposition à l'abstrait qui ne représente pas un objet existant mais des idées, une sensation ou un sentiment.

- **perspective** : procédé visant à rendre sur une surface plate (tableau, dessin) la profondeur d'une vue ou le relief d'objets en tenant compte de la proportion des éléments et leur distance.

- **bronze artistique** : technique qui consiste à modeler un sujet en cire, de l'emprisonner dans un moule d'argile, d'évacuer la cire et de combler le creux du moule par du bronze en fusion (1 200°C). Le moule est ensuite démonté ou cassé et la pièce retouchée à la main.

- **hermès (ou terme)** : borne formant une colonne surmontée d'un buste, à l'origine celui du dieu des voyageurs Hermès, que l'on plaçait aux carrefours et aux limites de territoires en Grèce.

- **patine** : teinte prise par les objets naturellement avec le temps. L'usage d'acides permet de donner artificiellement des couleurs aux pièces de métal (le vert-de-gris notamment).

AUTOUR DE L'EXPOSITION

Visites commentées

Un conférencier du Centre d'Art Contemporain accompagne les visiteurs dans l'exposition temporaire en cours.

Dimanche 17 avril, 15 et 22 mai, 5 et 19 juin 2016

15h, entrée libre

Ateliers pour enfants

Un conférencier du Centre d'Art Contemporain accompagne les enfants dans l'exposition temporaire en cours et anime un atelier.

Samedi 16 avril, 21 mai, 4 et 18 juin 2016

14h, gratuit, inscriptions au 02 35 05 61 71

Durée visite de l'exposition + atelier : 1h30

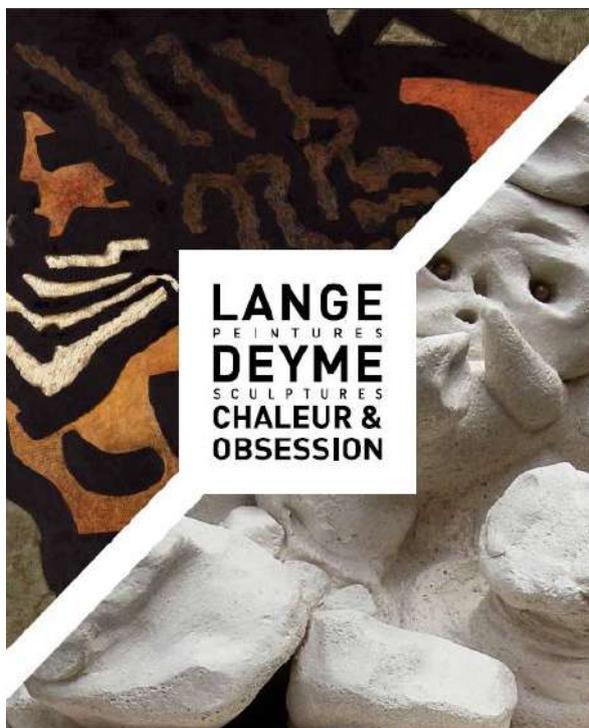
Autour de l'exposition *Chaleur et obsession* de Jean Marc Lange et Jacqueline Georges Deyme, des ateliers pour enfants sont proposés :

Après une visite de l'exposition, les enfants sont invités à créer un paysage en s'inspirant de la démarche de ces deux artistes figuratifs. Les artistes en herbe découperont des formes dans du papier coloré (marron, vert foncé, ocre, blanc cassé) et dessineront en veillant à intégrer les détails du travail des artistes.

Groupes

La réservation est obligatoire pour les visites en groupe, avec ou sans conférencier. Les groupes sont admis tous les jours de la semaine uniquement sur réservation au 02 35 05 61 71.

CATALOGUE



Éditions Carpentier

120 pages

20 €

Textes du catalogue

De l'Académie de France à Rome par Alain Blondel

Chaleur & obsession par Lydia Harambourg

Les catalogues sont en vente au bénéfice de la Fondation Paul Bennetot au Centre d'Art Contemporain de la Matmut et sur demande.

EXPOSITIONS FUTURES

Big cats

Patrick Villas

2 juillet – 2 octobre 2016

Portraits intérieurs, inside

Cathy Specht

2 juillet – 2 octobre 2016

Dans le parc du CAC

Bois de Vie

Alain Alquier

8 octobre 2016 – 8 janvier 2017

EVENEMENT



Tronche de CAC

25 avril – 18 septembre 2016

La Matmut, mécène du festival Normandie Impressionniste, organise pour le plus grand nombre un évènement dans son Centre d'Art Contemporain : « Tronche de CAC ».

Du 25 avril au 2 juillet 2016, le CAC propose à tous de participer à ce projet culturel, intergénérationnel et ludique.

Cette animation gratuite permet une approche du portrait à partir du travail de différents artistes. Pendant l'atelier, chacun se prend en photo puis la découpe, la déstructure avec d'autres afin de recomposer un visage. Tous ces portraits décalés sont collés sur des feuilles colorées.

Le dimanche 3 juillet 2016 de 13h à 19h les artistes en herbe sont invités à venir fixer leur feuille sur une grande fresque installée sous la charreterie du parc ! L'exposition est présentée en accès libre jusqu'au 18 septembre.

Les particuliers peuvent utiliser le matériel mis à leur disposition pour participer au projet.

Pour les groupes, l'atelier doit être réservé au minimum 2 semaines au préalable afin de prévoir la disponibilité d'un conférencier.

Durée d'un atelier : 1h30

Du lundi au vendredi (matin et après-midi)

Plus de renseignements au 02 35 05 61 71 ou contact@matmutpourlesarts.fr

CENTRE D'ART CONTEMPORAIN DE LA MATMUT



© A. Bertereau, agence Mona

Libre d'accès et ouvert à tous, petits et grands, amateurs ou connaisseurs... Le Centre d'Art Contemporain est un lieu dédié aux expositions temporaires d'artistes émergents et confirmés.

Le Centre d'Art Contemporain de la Matmut ouvre au public en décembre 2011 après plusieurs mois de travaux.

Cet édifice du XVII^e siècle est bâti sur l'ancien fief de Varengville appartenant à l'abbaye de Jumièges et devient en 1887 la propriété Gaston Le Breton (1945-1920), directeur des musées départementaux (musée des Antiquités, musée de la Céramique et musée des Beaux-Arts de Rouen). De 1891 à 1898, le château subit plusieurs périodes de transformation et dès 1900, peintres, sculpteurs, musiciens, compositeurs s'y retrouvent. Aujourd'hui, la chapelle, le petit pavillon de style Louis XIII et le fronton (où nous pouvons lire "Omnia pro arte", "Tout pour l'art") demeurent les témoignages de cette époque.

Au rythme des saisons, dans le parc de 6 hectares, se dessine une rencontre entre art et paysage (arboretum, jardin japonais, roseraie). La galerie de 500m² est dédiée aux expositions temporaires, aux ateliers pour enfants, aux visites libres et guidées.

INFORMATIONS PRATIQUES

CENTRE D'ART CONTEMPORAIN DE LA MATMUT

425 rue du Château

76480 Saint-Pierre-de-Varengeville

Tél. : +33 (0)2 35 05 61 73

Email : contact@matmutpourlesarts.fr

Web : matmutpourlesarts.fr

L'exposition est ouverte du 9 avril au 26 juin 2016, du mercredi au dimanche, de 13h à 19h

Fermé les jours fériés

Entrée libre et gratuite

Parc en accès libre

Parking à l'entrée du parc

Accueil des personnes à mobilité réduite

À 20 minutes de Rouen, par l'A150 : Vers Barentin, sortie La Vaupalière, direction Duclair

En bus, ligne 26 : Départ Rouen - Mont-Riboudet
(Arrêt Saint-Pierre-de-Varengeville - Salle des fêtes)

Salon de thé *Pro Arte* by Dame Cakes

Ouvert les samedis et dimanches de 15h à 19h

Fermé les jours fériés

Tél. : + 33 (0)2 35 05 61 30